

**Comme tu me veux**



LUIGI PIRANDELLO

# Comme tu me veux

*Traduit de l'italien par*  
*STÉPHANE BRAUNSCHWEIG*

**LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS**

Le traducteur remercie tout particulièrement  
Anne-Françoise Benhamou, Chloé Réjon, Daria Deflorian et  
Attilio Scarpellini, pour leurs précieuses relectures.

Titre original :  
*Come tu mi vuoi*  
Version de référence : Garzanti Libri, 1993

© 2021, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-624-3

Photo de couverture :  
*L'Écuyère* (détail) de Kees van Dongen, 1920, Musée de Dieppe

*Ce texte a été créé le 15 janvier 2021 à l'Odéon – Théâtre de l'Europe à Paris, dans une mise en scène et une scénographie de Stéphane Braunschweig.*

*Avec : Jean-Baptiste Anoumon, Cécile Coustillac, Claude Duparfait, Alain Libolt, Annie Mercier, Thierry Paret, Pierric Plathier, Lamya Regragui, Chloé Réjon et Thibault Vinçon.*

Collaboration artistique : Anne-Françoise Benhamou  
Collaboration à la scénographie : Alexandre de Dardel  
Costumes : Thibault Vancraenenbroeck  
Lumière : Marion Hewlett  
Son : Xavier Jacquot  
Vidéo : Maïa Fastinger

Production : Odéon – Théâtre de l'Europe (Paris).



## INTRODUCTION

En 1929, lorsqu'il écrit *Comme tu me veux*, la plus « européenne » de ses pièces, Pirandello vient de s'exiler à Berlin, à la fois attiré par une carrière internationale et déçu par la politique culturelle de Mussolini, plus enclin à soutenir un art des masses comme le cinéma que le « théâtre d'art », par nature plus élitiste, du dramaturge sicilien. Et c'est à Berlin que se déroule le premier acte de la pièce, le seul de tout son théâtre à sortir d'Italie, dans un style et une atmosphère visiblement inspirés par l'expressionnisme allemand, le monde interlope des cabarets et le souvenir de la *Lulu* de Wedekind.

L'intrigue se situe dix ans après la fin de la Première Guerre mondiale, au moment où le nazisme est en pleine ascension en Allemagne et où le fascisme triomphe en Italie. C'est ce « monde d'après » les traumatismes de la Grande Guerre qui intéresse Pirandello.

Le personnage central n'a pas de nom : Pirandello l'appelle « l'Inconnue », c'est « un corps sans nom » comme elle se définit elle-même. Danseuse de cabaret, maîtresse d'un écrivain à succès, elle rentre chez lui, tous les soirs, ivre et suivie d'une bande de bourgeois débauchés. Un soir, un photographe italien de passage

est sûr de la reconnaître comme étant Lucia, la jeune épouse de son ami Bruno Pieri : Lucia a disparu dix ans plus tôt, sans laisser de trace, pendant l'invasion du Nord de l'Italie par les armées austro-hongroises. On pense qu'elle a été violée, enlevée ou tuée par l'armée ennemie.

Mais dans un premier temps l'Inconnue refuse de se laisser reconnaître : est-ce que le traumatisme de la guerre l'a rendue amnésique ? ou est-ce qu'elle ne supporte tout simplement pas l'idée de revenir à sa « vie d'avant », après « tout ce qui lui est arrivé » ? L'Inconnue finit pourtant par accepter de « retourner » en Italie, et de « redevenir » Lucia pour son mari Bruno, qui semble n'avoir jamais cessé de l'aimer.

Mais est-elle vraiment Lucia ? Ou est-ce seulement un rôle qu'elle accepte de jouer ? une identité qu'elle endosse, elle qui n'en a plus ?

La suite de la pièce se déroule en Vénétie : après le chaos décadent de Berlin, le contraste est maximal, on a l'impression d'une société où l'ordre règne. Et là, l'Inconnue-Lucia se retrouve au milieu d'une querelle d'intérêts pour l'héritage de sa propre maison. Elle commence à comprendre que son mari avait tout intérêt, pour conserver la propriété de la maison, à retrouver sa femme vivante, qu'elle soit ou non la vraie Lucia. Elle comprend qu'elle a fui un monde qui la dégoûte, Berlin, pour un autre qui la dégoûte encore plus, l'Italie. Alors elle décide de faire voler ce monde en éclats.

Ce monde, c'est ce « monde d'après » qui s'est reconstruit sur les décombres de l'ancien, cherchant à

ensevelir les traumatismes de la guerre et à en guérir les blessures dans le fantasme nationaliste, quitte à fermer les yeux sur la barbarie en marche, en Allemagne comme en Italie. Le personnage de la Folle, qui surgit au troisième acte, est bien sûr l'autre face possible de Lucia, mais elle incarne aussi tout ce passé refoulé qui refait surface, celui qu'on préférerait ne pas voir, le visage de l'impossible réparation.

On devine chez Pirandello une sorte de fascination-répulsion pour ce Berlin qui danse au bord de l'abîme, mais il n'est pas certain qu'il ait bien perçu que le nazisme allait bientôt emporter tout ça. En revanche, on sent sa colère contre cette Italie bourgeoise et conformiste qui acquiesce au fascisme, et dans laquelle l'art n'a aucune place.

C'est cette même colère qui va le pousser à écrire son chef-d'œuvre inachevé, *Les Géants de la montagne*, conçu exactement à la même époque. Dans les deux pièces, il s'agit pour Pirandello de se révolter contre la réalité concrète, objective, contre ce qu'il appelle « les faits », et de tenter de donner voix et corps à la réalité subjective, celle qui est en chacun de nous, et au pouvoir de l'imagination et de la poésie, grâce auxquelles, précisément, on peut s'élever au-dessus des faits et d'une réalité invivable. Pour Pirandello, la folie et l'art sont les seules voies de sortie possibles, et c'est pourquoi, dans *Comme tu me veux*, Lucia a deux visages, réversibles : celui de la Folle, à jamais hors de la réalité et sans identité, et celui de l'Inconnue, véritable figure de l'actrice, capable de se réinventer dans une nouvelle identité, de donner vie aux fantômes et de repousser les limites de la réalité.

Peu importe que l'Inconnue soit réellement Lucia, semble nous dire Pirandello, du moment que l'on y « croit » et que la vie retrouve du sens dans cette illusion. C'est tout le théâtre qui est au cœur de ce paradoxe.

S. B.

**Comme tu me veux**



*À Marta Abba.*

## PERSONNAGES

L'INCONNUE.

CARL SALTER, *écrivain.*

GRETA, *sa fille, dite Mop.*

BRUNO PIERI.

BOFFI.

LA TANTE LENA CUCCHI.

L'ONCLE SALESIO NOBILI.

INÈS MÀSPERI, *femme de Silvio Màseri.*

SILVIO MÀSPERI, *avocat.*

BARBARA, *sœur de Bruno.*

LA FOLLE.

UN DOCTEUR.

UNE INFIRMIÈRE.

QUATRE JEUNES HOMMES EN FRAC.

UN CONCIERGE.

*Le premier acte est à Berlin, dans la maison de l'écrivain Carl Salter ; les deux suivants, dans une villa près d'Udine ; dix ans après la Première Guerre mondiale.*

## ACTE PREMIER

*Le salon de l'écrivain Salter, décoré avec un faste bizarre. Une porte au centre donne sur un grand vestibule. On entrevoit la porte d'entrée. Le mur de droite (dans les indications, droite et gauche sont toujours du point de vue des acteurs) est percé d'une grande arche, à travers laquelle on aperçoit un pan de mur du bureau.*

*Il fait nuit, le salon et le bureau sont éclairés par des lampes voilées de filtres diversement colorés qui donnent un relief fantastique à la bizarrerie de la décoration, lui conférant une sensation de réserve mystérieuse.*

*Au lever du rideau, on découvre Mop dans un curieux pyjama de soie noire à motifs d'orchidées, toute recroquevillée dans un large fauteuil, affalée sur un accoudoir, le visage caché. Elle a l'air de dormir. Elle pleure. Ses cheveux sont coupés à la garçonne, et son visage (lorsqu'elle le montrera) dégagera quelque chose d'ambigu et de repoussant, mais aussi quelque chose de tragique et de profondément troublant. Après un instant, Carl Salter surgit de l'arche à droite, excité et perturbé. Il a cinquante ans. Le visage bouffi, pâle, avec des yeux clairs, presque blancs entre ses cernes noirs. Autour du crâne, un peu chauve au sommet, des*

*cheveux courts et frisés lui font comme une couronne de fer. Ses lèvres charnues et très sensuelles ressortent de son visage entièrement rasé. Il porte une riche robe de chambre. Les mains dans les poches.*

SALTER : Elle arrive avec les mêmes. Je l'ai vue de la fenêtre.

*En prononçant ces mots, il sort la main de sa poche par inadvertance. Sa main crispée serre un petit revolver.*

MOP, le remarquant aussitôt : Qu'est-ce que tu as, là ?

SALTER, qui aura aussitôt remis la main armée dans sa poche, contrarié : Rien. – Écoute bien : si elle les fait monter, je t'interdis de rester avec eux.

MOP : Et qu'est-ce que tu veux faire ?

SALTER : Je ne sais pas. En finir.

MOP : Comment ça, en finir ? Tu es fou ?

SALTER : Je ne vais pas rester non plus. Va à la porte écouter si elle monte seule.

*Mop se dirige vers l'entrée.*

Attends.

*Il l'arrête en tendant l'oreille.*

Je l'entends crier.

*On entend effectivement, venant d'en bas, plusieurs voix, lointaines et confuses, qui résonnent dans l'escalier.*

MOP : Peut-être qu'elle les renvoie.

SALTER : Ils sont tous ivres. Et il y avait un type qui les suivait.

MOP : Donne-moi ce revolver.

SALTER, *haussant les épaules, choqué* : Mais non ! Je ne compte pas m'en servir. Je l'ai juste... comme ça, dans ma poche.

MOP : Donne-le-moi.

SALTER : Fous-moi la paix !

*Les voix se font plus proches et plus fortes.*

Tu entends ?

MOP : Ils se battent, ou quoi ?

*Ils courent à la porte d'entrée, l'ouvrent : le vestibule, ou ce qu'on en voit à travers la porte du salon, est violemment envahi par une bande de quatre jeunes imbéciles en frac, à moitié ivres, parmi lesquels se trouvent l'Inconnue et Boffi qui la défend. Mop et Salter se mêlent à eux, l'une pour en extraire l'Inconnue, l'autre pour repousser les intrus. Dans la pénombre et la confusion, les quatre jeunes hommes – le premier, gras et rougeaud ; le deuxième, chauve ; le troisième, cheveux oxygénés, plus femme qu'homme – semblent des marionnettes abattues, aux gestes vulgaires, débraillés et vains. Ils vocifèrent tous en même temps. L'Inconnue a dans les trente ans, très belle. Un peu ivre elle aussi, elle ne parvient pas, comme elle le voudrait, à donner à ses sourcils l'expression du regard*

*noir qui montrerait sa volonté de se ressaisir, par le mépris de tout et de tous, de ne pas se laisser aller à l'abandon désespéré où semble se déliter son âme dévastée par les tempêtes de la vie. Sous une mantille très élégante, elle porte l'un de ces costumes splendides et étranges caractéristiques des danses de son invention. Boffi ne semble pas vraiment à sa place. Bel homme lui aussi, impulsif et têtu, persuadé que la vie n'est qu'artifice, il s'efforce en souriant de ne pas se perdre. Il s'est composé une tête de Méphisto, mais juste comme ça, pour rire. Un masque pour se donner un genre et faire impression, mais derrière lequel il s'accroche au concret, aux choses simples et naturelles. À force de dresser la tête comme quelqu'un qui ne veut pas se noyer, il a attrapé un tic au cou, qui lui fait de temps en temps avancer le menton et crisper vers le bas le coin des lèvres. Et chaque fois il se reprend en disant, comme pour lui-même : « Un peu de sérieux ! »*

L'INCONNUE : Non, arrêtez ! Arrêtez ! Je ne veux plus !  
Allez-vous-en ! Là, ça ne me fait plus rire !

PREMIER JEUNE HOMME : ... la dernière danse entre les verres...

DEUXIÈME : ... les derniers pour la route !... « Mousse de champagne »...

TROISIÈME : ... et nous, tous en chœur...

QUATRIÈME, *entonnant avec la bouche pâteuse* : ...  
Clo-o-vis... Clo-o-vis...

PREMIER : ... tous tristes à en mourir...

L'INCONNUE : Laissez-moi ! Laissez-moi !

BOFFI : Allez ! Allez ! Arrêtez, maintenant ! – Oui, bravo ! – Mais arrêtez ! C'est elle qui vous le dit !

SALTER : Dehors, sortez de chez moi !

PREMIER : C'est quoi ces manières ! On est là pour boire !

DEUXIÈME : C'est elle qui nous a invités, ne fais pas l'imbécile !

TROISIÈME : Et finir à poil !

QUATRIÈME : ... Clo-o-vis...

*Puis, après un coup de poing dans la poitrine :*  
Quelle brutalité !

MOP : Vous n'avez pas honte ! C'est une agression !  
*Puis, à l'Inconnue, la prenant dans ses bras pour la protéger et l'entraîner dans le salon :*  
Viens ! Viens !

L'INCONNUE, *se libérant de ses bras tout en entrant dans le salon :* Ah non, pitié ! Pas besoin de tes bras en plus !

SALTER, *dans l'entrée, empêchant l'intrusion avec l'aide de Boffi :* Messieurs, je vais vous chasser à coups de revolver !

BOFFI, *les repoussant derrière la porte :* Allez ! Allez ! Ça suffit, à la fin ! Allez ! Allez !

PREMIER, *avant qu'on lui ferme la porte au nez* : Elma,  
un petit câlin !

DEUXIÈME : Pour ton petit toutou !

MOP : Ils sont vraiment à vomir !

*Les quatre jeunes gens s'en vont. La porte est refermée. Mais on entend encore des cris dans l'escalier. Le troisième s'entête à chanter : « Clo-o-vis ».*

SALTER : Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

L'INCONNUE : Comme d'habitude... Les porcs... Ils m'ont tellement fait boire...

SALTER : Un scandale ! Les voisins vont encore se plaindre.

L'INCONNUE : Chasse-moi, je te l'ai déjà dit !

MOP : Mais non, Elma !

L'INCONNUE : Il crie au scandale...

SALTER : Il suffirait que tu n'aïles plus avec eux !

L'INCONNUE : Et justement, c'est avec eux que je m'en vais, tu vois ! Je préfère !

*Elle s'élançe.*

Je vais les rejoindre !

BOFFI, *la bloquant* : Lucia !

L'INCONNUE, *s'arrêtant* : Mais vous êtes qui, au juste, on peut savoir ?

SALTER : Oui, qu'est-ce que vous faites encore ici, vous ?

BOFFI : J'ai défendu Madame.

SALTER : Vous suiviez toute la bande : je vous ai vu.

L'INCONNUE : Depuis plusieurs soirs, il n'arrête pas de me suivre. Un vrai garde du corps.

MOP : Et tu ne sais pas qui c'est ?

BOFFI : Mais si, elle sait très bien qui je suis,

*tic*

un peu de sérieux !

*Et, comme pour la persuader de capituler, il la rappelle :*

Lucia...

MOP, *sonnée* : Lucia ?

L'INCONNUE : Oui – comme ça – sur tous les tons – « Lucia » – « Lucia » – en me suivant, en me passant à côté –

BOFFI : – et vous vous êtes toujours retournée ! –

L'INCONNUE : – forcément... –

BOFFI : – parce que vous êtes bien Lucia –

MOP : – mais non –

BOFFI : – mais si ! en tressaillant chaque fois et en pâlisant –

L'INCONNUE : – naturellement, à s'entendre appeler... –

BOFFI, *rectifiant et appuyant donc sur le mot* : – rap-peler –

L'INCONNUE, à Mop : – la nuit – tu t'imagines – avec cette tête de diable...

BOFFI : – simple maquillage, madame ! Personne n'est vraiment le diable –

L'INCONNUE : – chez vous, c'est une profession ?

BOFFI : – c'est ça, une profession – comme vous, vous jouez... je ne sais quel rôle ici, devant ces gens – alors que vous êtes Lucia.

MOP : Elle est bien bonne, celle-là !

L'INCONNUE : Il n'a pas le moindre doute, tu comprends ?

BOFFI : J'en mettrais mes deux mains à couper.

SALTER : Vous avez une paire de rechange à la maison ?

BOFFI : Non, monsieur. Seulement celles-ci, et je les parie.

L'INCONNUE : Quoi, que je suis cette Lucia ?

BOFFI : Pieri.

L'INCONNUE : Comment avez-vous dit ?

BOFFI : Ne faites pas semblant de ne pas le savoir !

L'INCONNUE : Non, je n'ai pas entendu !

BOFFI, *se tournant vers Salter pour proclamer, avec une intention de défi* : J'ai dit Pieri. Et son mari est ici !

L'INCONNUE, *tombant assise, profondément troublée* :  
Mon mari ?

BOFFI : Oui, madame, Bruno est ici !

L'INCONNUE : Qu'est-ce que vous racontez ? Où, ici ?

SALTER : Il délire !

BOFFI : C'est moi qui l'ai appelé !

L'INCONNUE : Vous êtes fou !

BOFFI : Il est arrivé ce soir.

SALTER : Son mari est mort il y a quatre ans !

L'INCONNUE, *à Salter, dans un élan spontané et involontaire* : Mais non, ça ce n'est pas vrai !